











ŒUVRES COMPLÈTES  
DE LOUIS PERGAUD

I



*Œuvres  
complètes  
de Louis  
Pergaud*

Illustrations  
de Steinlen

AUX ÉDITIONS DU CLUB  
DE L'HONNÊTE HOMME

1975

© *Mercure de France et les éditions du  
Club de l'Honnête Homme 1975.*

TOME I

*De Goupil à Margot*

SUIVI DE

*Histoires de loups*

*La revanche du corbeau*

*L'aube*



*De Goupil  
à Margot*



*histoires de bêtes*



## PRÉFACE

*Vieille d'un demi-siècle, l'œuvre de Louis Pergaud est restée étonnamment jeune et, dans deux domaines au moins, la peinture de l'enfance rustique et l'évocation du monde animal, elle n'a pas été surpassée. Tandis que pour le professeur Pierre Moreau, il fut « le romancier épique, le Rabelais des gamins de son pays », d'autres critiques voient en lui le « Balzac des animaux » et le « La Bruyère des bêtes <sup>1</sup>. »*

*Né et élevé à la campagne, chasseur, fils et allié de chasseurs, instituteur rural pendant cinq ou six ans, passionné des choses de la nature, il sut amasser des trésors d'observations, dont il tira le meilleur parti.*

*Comme tous les écrivains il fut d'abord attiré par la poésie. Son œuvre purement lyrique n'offre à vrai dire rien de particulièrement original, mais on trouve déjà, dans son deuxième recueil de vers, L'Herbe d'avril, paru en 1908, quelques poèmes qui préfigurent les savoureux récits de De Goupil à Margot et de La Revanche du corbeau, ainsi que des notations et des images dont il se souviendra.*

*Prosateur, la veine animalière fut celle qui d'abord le tenta ; les premières esquisses du Roman de Miraut et de De Goupil à Margot sont en effet contemporaines des derniers poèmes de L'Herbe d'avril. En outre, la page de garde de ce recueil annonce déjà comme « ouvrage*

1. Pierre Moreau, dans *Littérature française* publiée sous la direction de Joseph Bédier et Paul Hazard (édition de 1955), Paris, Larousse, t. II, pp. 401 et 402. — Charles Callet : *De Goupil à Margot*, Paris, *L'Ile sonnante*, fasc. II, p. 24. — Charles Baussan : *La Vie des bêtes*, Paris, *La Croix*, 10 et 11 juin 1923.

à paraître » La Mort de Goupil, Conte sylvestre. *J'ai, au surplus, retrouvé dans un carnet datant de cette époque un plan sommaire de la nouvelle et un tout premier jet de ce qui en deviendra le début. Voici ces textes qui intéresseront peut-être plus d'un lecteur :*

#### I. LA MORT DE RENARD. LA FOLIE DE GOUPIL

Il a évité le plomb du chasseur les jours d'hiver où il venait rôder autour du village et où l'odeur de la charogne abandonnée derrière la maison attirait ses pas. Il a vu à la vitre le vague reflet du feu du poêle (la lampe étant éteinte), il a deviné (déjoué) l'affût passé rapidement, fait un détour, s'est assuré du piège et a filé.

Mais un beau jour, son terrier muré au seul espace avec une trappe, il reste huit jours-dix jours, puis essaie un saut, il est pris. Très maigre, le chasseur l'emmène vivant au village; les gamins lui courent après. Le chasseur est disposé à la plaisanterie. Il ne veut pas le tuer. Mais pour lui jouer un bon tour, avec du gros fil de fer trois fois retourné, il attache un grelot au cou du renard. Sa vie. Ses angoisses. Son agonie... morale et il a envie de revenir à la maison où on lui a attaché le grelot. Il rôde autour, les chiens arrivent au son du grelot, il se sauve, revient, meurt de faim, de désespoir, devient presque fou et un soir meurt en glapissant lugubrement vers la lune.

Nuit de Noël. Conte du vieux Comte qui chasse la nuit de Noël et qui tous les cent ans revient. Renard vient mourir en hurlant devant la porte de Mélo. Miraut dans la maison hurle à la mort et Mélo inquiet n'ose pas bouger, veille toute la nuit son fusil à la main et le matin trouve raide sur le seuil de la porte le corps de Renard qui n'a plus que la peau et les os.

Deux grelots attachés dans sa première fuite folle. Une feuille entre dans un grelot qui ne sonne plus. Renard croit qu'un des chiens

s'est lassé, il redouble pensant lasser l'autre. Horreur, cinq minutes après, les deux grelots sonnent de nouveau régulièrement.

La fuite sous bois : le rut, etc. Renard désespéré se jette dans une meute qui passe.

Un soir de fin d'été lourd d'orage. Les taupes étouffent dans leurs corridors de terre, sortent et il s'en repaît (oiseaux morts), le chat de Mélo qui se fiait au son connu du grelot ne prit pas ses précautions et fut pris par Goupil.

Renard mange des mûres, des pommes sauvages, des myrtilles.

Les derniers bruits semblaient tomber dans le néant comme si la nuit soucieuse de l'uniformité de son calme rabotait le silence.

PHRASE FINALE

Et Miraut dont l'âme rudimentaire n'était pas talonnée par les graves et vains soucis de son maître, leva avant de partir une cuisse irrespectueuse sur le tertre de terre fraîche où Goupil dormait son dernier sommeil.

II

C'était un soir de printemps, un soir tiède de mars que rien ne distinguait des autres, un soir de pleine lune et de grand vent qui maintenait dans leur prison de gomme sous la menace d'une gelée prochaine les bourgeons hésitants. Ce n'était pas pour Goupil un soir comme les autres.

Dans le terrier des Bougeottes où vers dix heures il s'était réfugié,

serré de près par le chien du braconnier Mélo, il ne se préparait point à sortir. Ce n'était pourtant pas la certitude d'une tournée infructueuse dans la coupe prochaine, car Renard n'ignorait [pas] que les soirs de pleine lune les lièvres craintifs et trompés par cette clarté ne quittent leur gîte que tard dans la nuit. Ce n'était pas non plus le bruit de branches remuées, car le vieux forestier à l'oreille exercée savait fort bien discerner les bruits humains des rumeurs sylvestres.

Ce n'était pas non plus la fatigue, mais un instinct plus fort que les autres, une force logique et toute-puissante qui, sans qu'aucune barrière visible le retint, le clouait là devant l'étroite fissure de roc par laquelle il avait pénétré.

La caverne des Bougeottes n'était pas la demeure habituelle de Goupil, c'était sa cachette en cas d'extrême danger. Le matin encore, il s'était endormi dans un fourré de ronces à l'endroit même où il venait de surprendre un jeune levraut rentrant au gîte avec la chair duquel il s'était repu. Il y sommeillait lorsque le grelot de Miraut, le chien de Mélo, le tira du demi-songe dans lequel le plongeait la tiédeur d'un soleil printanier et la satisfaction d'un appétit satisfait. Goupil n'avait pas d'ennemi plus acharné que Miraut. Avec lui il savait qu'il était inutile de ruser. Aussi filait-il droit devant lui de toute la vitesse de ses pattes solides; il allait faire au loin un immense contour, puis contrairement à ses habitudes, suivait un chemin, faisait plusieurs sauts de côté à la façon des lièvres et dévalait les pierres roulantes de l'espèce de sentier qui aboutissait à son terrier, assuré que ses pattes ne laisseraient pas à Miraut le fret nécessaire pour pénétrer jusqu'à son ennemi.

C'était sa tactique habituelle et ce jour-là comme à l'ordinaire elle lui avait réussi. Mais Goupil n'avait pas l'esprit tranquille comme à l'ordinaire; car à quelques dizaines de sauts plus loin, il lui sembla voir, dissimulée derrière le fût d'un foyard, la stature du braconnier Mélo, le maître de Miraut.

Goupil le connaissait bien, mais comme cette fois il n'avait pas entendu le tonnerre d'un coup de fusil qui signalait la rencontre des deux ennemis, qu'il n'avait pas entendu siffler à ses oreilles comme un vent rapide et cinglant la gerbe des plombs qui vous